

Jean-Benoît Nadeau et sa conjointe Julie Barlow sont journalistes. Dans *Le français, quelle histoire !*, réédition enrichie de *La grande aventure de la langue française* sortie en 2007, ils explorent les racines du français en dresse un portrait actuel et remettent en question son soi-disant déclin.



Le français, quelle histoire !
Jean-Benoît NADEAU et Julie BARLOW,
Éditions Télémaque, mars 2011

Que pouvez-vous dire de l'état de la langue française en 2011 ?

Le nombre de locuteurs a triplé depuis 60 ans. Si on est puriste, ce qui veut dire que nous comptons que ceux qui parlent très bien la langue, il y en a 225 millions. Un critère que l'on n'applique pas pour le milliard et demi d'anglophones. Il serait donc raisonnable d'ajouter 100 millions d'autres francophones. Le français se situe derrière l'anglais mais largement devant l'espagnol, l'arabe ou le portugais, quant au nombre de pays où elle a le statut de langue officielle. Notre langue compte 116 millions d'apprenants, c'est l'une des plus enseignées.

On dirait pourtant que les Français n'en prennent pas toujours soin...

Les Français sont dans une phase très forte de désamour de leur langue. Une des raisons est qu'ils entretiennent une idée d'un âge d'or de leur langue qui n'a jamais existé. Au moment où les cours européennes étaient françaises, la France elle-même n'était francophone que de 25 % à peine. De plus, on déplore son état actuel à l'aune d'une certaine pureté perdue. Nous avons cette impression à cause de tous les livres qui nous sont parvenus et qui ont été « traduits » au 19^e siècle dans la nouvelle grammaire. L'Académie française, qui n'est pas un temple du progressisme, a modifié l'or-

L'histoire d'une langue bien vivante

thographe de 8000 des 18000 mots de son dictionnaire en 1762 pour uniformiser et pour être dans l'air du temps. Les langues se construisent par emprunts. Le français emprunte en ce moment beaucoup à l'anglais. Mais je n'y vois pas de menace. Il est normal qu'une langue évolue. Le français subi des influences comme il en a toujours subi et les emprunts lexicaux qui sont faits à l'anglais sont les plus superficiels et les moins conséquents. Les anglicismes en France et au Québec sont très différents. Au Québec, historiquement, il s'agit plutôt d'anglicisme d'ignorance. Alors que la population québécoise s'est instruite sont apparus des anglicismes de snobisme, comme il s'en fait en France depuis longtemps.

Justement, quelles différences voyez-vous dans le traitement de la langue en France et au Québec ?

Nous n'avons pas la même culture de la langue. On sait qu'à la Révolution française trois quarts des Français ne parlaient pas la langue française. Tout le projet de l'État français a été de franciser la nation et les écoles ont francisé selon une doctrine très forte du purisme. Cela fait que les

Français ont développé une culture élitiste de la langue. Ils souhaitent s'exprimer le mieux possible, sans faute. Le Québec a été de langue française deux siècles avant la France. Une société beaucoup plus petite mais qui pratiquait cette langue dans toutes les classes sociales et dans toutes les sphères d'activités. Il y a donc une culture populaire de la langue au Québec qui a été accentuée par deux facteurs : la désertion des élites en 1763 suite à la conquête britannique et deux siècles de colonialisme britannique et d'influence des États-Unis. La culture linguistique y est plus orale, moins puriste, plus désinvolte avec un rapport à la faute différent. Aujourd'hui, les Français vivent avec l'influence de l'anglais, les Québécois avec sa présence. Mais la politique linguistique au Québec, bien que nécessaire, n'est que défensive. Nous n'avons pas encore intégré le fait qu'il y a 26 millions de francophones dans les Amériques. Je crois qu'il faut agir pour les fédérer. Bien sûr il faut défendre la langue, mais comment la porte-t-on ?

Propos recueillis par
Jean-Philippe TREMBLAY



JEAN-PHILIPPE TREMBLAY